

# Affronter l'entaille.<sup>1</sup>

---

GEORGIA MAKHLOUF

1.

**É**CRIRE A L'OMBRE DES TRAGEDIES QUE TRAVERSE LE LIBAN. Ecrire dans le sillage d'une odeur de mort. Qui se superpose à celles, plus anciennes, de la pourriture, de la décrépitude, du salissement. Ecrire alors qu'une voile de tristesse s'est posé sur tous les visages, a recouvert tous les gestes. Je ne sais pas si les mots viendront. Je ne sais pas si je trouverai ceux qui seront capables de dire mieux que le silence, toute la peine et toute la douleur qu'il faut traverser pour rester en vie. Car nous sommes nombreux à nous taire, nous sommes une multitude à avoir choisi le silence, par respect pour l'immensité du drame, par dégoût face aux voix qui en font commerce, par intime conviction que seul le silence est capable de tenir tête aux paroles dévoyées, aux discours creux, à l'expression sloganisée d'une non-pensée, de l'impensé.

Ecrivant à propos des attentats de 2015 à Paris, Patrick Boucheron et Mathieu Riboulet<sup>2</sup> disent eux aussi que le sentiment qu'il valait mieux se taire ou en dire le moins possible a, un temps, prévalu. Mais « ensuite vient le moment réellement dangereux : lorsque tout cela devient supportable. On ne choisit pas non plus ce moment. Un matin, il faut bien se rendre à l'évidence : on est passé à autre chose, de l'autre côté du pli. C'est généralement là que commence la catastrophe, qui est continuation du pire.

Il ne vaudrait mieux pas. Il vaudrait mieux prendre date ».

Et pour cela, tenter de trouver les mots justes, ceux qui permettent de nommer, dater, cerner, ralentir l'oubli, y mettre fin peut-être. Sans hâte, oui, mais sans trop attendre, ni reculer devant la difficulté non plus. Avec

---

<sup>1</sup> Pour écrire ce texte et en particulier la partie 5, je me suis appuyée sur le témoignage de mon amie Mishka Moujabber Mourani. Elle a souhaité que la publication de son récit soit accompagnée d'un hommage aux « jeunes héros » de la Défense Civile et de La Croix Rouge Libanaise pour leur remarquable engagement et à Samer Frangieh et Cara Mourani qui lui ont « donné la possibilité d'affronter les entailles ».

<sup>2</sup> *Prendre dates* (Verdier, 2015).

délicatesse certainement, mais sans renoncer à la colère qui viendra, ni à la nécessaire véhémence. On écrira pour « *enterrer les morts et réparer les vivants* » comme l'a si magnifiquement dit Tchekov dans *Platonov*.

Ecrire pour panser et penser donc.

## 2.

Pourtant le chemin que prennent mes mots me renvoie au passé. Je me vois tourner le dos à la ville blessée, trouée, béante, indécentement exposée aux regards, aux flashes des photographes, aux micros des journalistes et arpenter la ville imaginaire, celle de mon enfance, encore vivante dans les éclats de ma mémoire qui, forcément, l'embellissent. Je flaire le piège de très loin, la facilité sirupeuse du souvenir, la fuite en arrière. Mais je ne résiste pas à la douceur qui, malgré tout, advient, ni à l'envie de pleurer silencieusement qui l'accompagne. Je ne fais pas barrage non plus à la nostalgie qui s'insinue et finit par envahir mes paysages intérieurs et les colorer du flou qui leur sied.

Alors je plonge dans les jardins clos où poussent des néfliers et des capucines, je prends l'air sur des balcons en fer forgé, encombrés de plantes aromatiques et de géraniums, je suis du doigt les arabesques des carrelages qui entrelacent les ocres et les bruns, j'observe les rayons qui s'insinuent à travers les vitraux et laissent sur les murs des taches de couleur, j'arpente les trottoirs où une foule bigarrée se presse, où l'on se salue et se bouscule, mais sans hostilité, je me perds dans les vieux souks où des portefaix épuisés cherchent un peu d'ombre sous les toiles tendues entre les échoppes, je refais à pied le trajet qui me mène à Bab Idriss, Souk el Franj, la grande poste, la rue Maarad. Mais très vite, la langueur se fait pesante, les ruelles se cognent sur des impasses, les échoppes deviennent culs-de-sac, les trottoirs se vident et se disloquent, le rêve se brise dans un bruit de mitraille, la ville ploie sous la violence.

## 3.

L'étymologie suggère que nostalgie proviendrait du Grec ancien, articulant « nostos », le retour et « algos » la douleur. La philosophie allemande la définit comme sentiment d'un besoin que l'on ne connaît pas soi-même, aspiration vers un objet indéterminé ; cette indétermination serait la cause de la souffrance, le désir se heurtant forcément à l'impossibilité. La nostalgie nous piègerait, nous poussant à avoir le regret non de ce que l'on a connu mais de ce que l'on n'a pas connu. Jankélévitch dit qu'elle fait de notre présence au monde « une présence distraite, une présence absente ; le nostalgique, troublé par la douceur du vague à l'âme, envoûté par l'alibi du passé, est comme un somnambule ici-bas<sup>3</sup> ».

---

<sup>3</sup> *L'Irréversible et la nostalgie*, (Revue Eclipses n° 56, 2015).

4.

Nous étions affolés, nous étions silencieux, nous hurlions à perdre haleine, nous chuchotions parce que nos voix ne traversaient plus nos poitrines, nous étions pendus au téléphone, nous cherchions désespérément à avoir des nouvelles, nous ne cherchions pas à avoir de nouvelles de peur qu'elles ne soient encore plus mauvaises qu'au précédent coup de fil, nous arpentions les rues recouvertes d'un épais tapis de verre brisé sans nous rendre compte que nous étions blessés, nous étions miraculeusement sains et saufs, tout avait valsé autour de nous mais nous n'avions eu que des égratignures, le piano était intact alors nous nous sommes installés devant le clavier pour jouer des sonates, le chat n'était plus là, le canari a tourné en rond dans sa cage pendant des heures, le pinson de notre voisine était silencieux, notre voisine ne pleurait pas, elle ne riait pas non plus, notre voisine est morte avant qu'on ne lui trouve une place à l'hôpital, nous cherchions dans les gravats à mains nues, nos doigts s'étaient brisés lors de l'explosion des vitres, nos yeux étaient remplis de poussière, nous avons marché plusieurs heures pour arriver chez nous, nous avons accompagné à l'hôpital des inconnus allongés sur le siège arrière de notre vieille Peugeot et nous avons attendu avec eux que quelqu'un puisse enfin recoudre leurs plaies, nous avons la gorge sèche, nous avons les mains moites, la chaleur nous collait à la peau, nous grelottions de peur, nous avons perdu le nord, nous ne savions plus nous diriger, notre sens de l'orientation était infallible et nous avons trouvé la route vers le nord où nous espérions que les hôpitaux aient encore des places, notre premier geste au lever du soleil a été de boire mais la soif était inextinguible, nous n'avions ni soif ni faim, nous avons juste sommeil, nous avons vu des jeunes qui commençaient à déblayer et nous nous sommes joints à eux, nous étions incapables de mettre un pied devant l'autre, nous avons travaillé des heures durant sans plus ressentir de fatigue, nous étions silencieux, nous hurlions à perdre haleine, nous chuchotions parce que nos voix ne parvenaient plus à traverser nos poitrines...

5.

Il n'y avait aucun bruit. Le son, on le sait, se propage beaucoup moins vite que la lumière. Nous étions sur le balcon lorsque nous avons vu le champignon. Il n'y avait aucun bruit. P. voulait faire des photos. Je suis rentrée à l'intérieur, puis plus rien. J'ai perdu connaissance. Lorsque je me suis réveillée, j'ai regardé mes mains, mes doigts pointaient chacun dans une direction. Je sais alors que je suis blessée, je le sais mais je n'ai pas mal, pas encore. Pour l'instant je dois tenir la promesse que j'ai faite à S., je dois garder les yeux ouverts. Absolument. Ne pas m'endormir. Tout mon corps s'accroche au bord de mes paupières.

C. parlemente avec les secouristes, supplie, plaide, pleure, insiste, argumente, met tous ses mots dans la balance pour sauver la vie de M. qui est au dixième étage, sous les gravats. A force de chercher, C. trouve les mots et le miracle advient. Les secouristes acceptent de monter alors qu'ils ont reçu des instructions strictes : ne pas rentrer dans les immeubles, ne pas prendre le risque d'être écrasés dans les effondrements à venir.

Je peux respirer enfin quand ils ont déposé ma mère sur une civière et la civière dans une ambulance. L'ambulance roule à tombeau ouvert dans la nuit qui est tombée sur la ville. Elle roule sur les gravats, les pans de murs, les poutres, la ferraille, les tonnes d'éclats de verre.

L'ambulance roule sur les ruines de la ville à la recherche d'un hôpital encore debout où il sera possible de déposer la civière, de transférer le corps blessé de M. sur un lit. Où un chirurgien épuisé acceptera de l'opérer. M. garde les yeux ouverts. Il y a à ses côtés une autre civière, un autre corps blessé avec lequel elle essaie d'établir un contact.

J'attendrai quatre jours. J'attendrai quatre jours sans boire ni manger qu'on puisse m'opérer.

J'étais à côté d'elle. Mon numéro était le seul dont elle s'est souvenue. On m'a téléphoné et j'ai accouru. J'ai pris la route vers Beyrouth, j'étais loin, j'étais aux Cèdres, je ne savais encore rien de l'ampleur de la tragédie. Mais j'ai pris ma voiture et j'ai accouru. Je suis restée près d'elle. Pendant quatre jours. Elle ne s'est pas plainte une seule fois.

J'ai appelé tous les hôpitaux. J'ai cherché ma femme dans tous les hôpitaux. J'ai dit son nom, je l'ai épilé, mais je ne l'ai trouvée nulle part. J'étais affolé. C'est Z. qui m'a finalement prévenu, tard dans la soirée. Elle était accourue depuis les Cèdres. Elle m'a dit qu'on l'avait enregistrée sous son nom de jeune fille et ses prénoms que personne n'utilisait plus, que personne ne connaissait. J'ai pu recommencer à respirer normalement. Et me mettre à mon tour à chercher un hôpital où mes blessures pourraient être soignées. J'avais beaucoup saigné mais je ne m'en suis rendu compte qu'à ce moment-là.

Le soir du troisième jour, une infirmière est entrée dans ma chambre pour la dixième fois de la journée et m'a dit : voilà, c'est ton tour, je t'emmène en salle d'op. Il était onze heures du soir passées. J'ai dit non, elle m'a regardée interloquée, sans rien dire. J'ai dit : je ne veux pas être opérée par un chirurgien qui est debout en salle d'op. depuis l'aube et qui a fait dix interventions dans la journée. Je veux attendre demain.

Mon tour est venu au matin du quatrième jour. J'ai été conduite en salle d'op. très tôt.

Il fallait s'assurer qu'elle ne bougerait ni ses épaules, ni ses bras, encore moins ses doigts. Pour que la consolidation osseuse se fasse correctement, il fallait absolument faire en sorte qu'elle ne bouge pas, qu'elle en soit totalement empêchée. Alors on lui a bandé les bras et on les a attachés ensemble. C'était la seule décision à prendre et je l'ai prise.

Huit semaines. Pendant huit longues semaines, ma fille a eu les deux bras immobilisés. Elle ne pouvait rien faire, même pas se gratter le nez. C'était tellement douloureux de la voir dans cet état et de ne rien pouvoir faire pour la soulager. Heureusement, deux jeunes Philippines se sont relayées pour être à ses côtés vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Elle a habité chez moi mais je suis une vieille femme, je ne pouvais pas m'occuper d'elle. Alors Néné qui est à mon service depuis des années a fait appel à sa sœur Rosalie qui s'est installée chez moi pendant deux mois.

J'ai dit à ma mère qu'il faudrait peut-être qu'elle parle à un psy, à un thérapeute de son choix. Depuis le 4 août, elle n'a versé aucune larme et ça m'inquiète.

Je n'ai pas fait le deuil. C. a suggéré que je voie un psy, elle a proposé de me trouver quelqu'un. Mais je lui ai répondu que le temps n'était pas encore venu. Je n'ai pas fait le deuil de ma vie d'avant, de mon corps d'avant, de ma ville d'avant. Je m'accroche à la rage qui est en moi et j'avance. One day at a time. C'est la seule façon de garder mes forces, de rester éveillée dans le combat. On verra plus tard pour le psy.

Je lui avais fait jurer de ne pas fermer les yeux. Je lui avais dit que je ne la quitterais pas avant qu'elle m'ait fait cette promesse, que je m'occuperais de P. une fois qu'elle m'aurait juré qu'elle resterait éveillée quoiqu'il en coûte. Elle a promis. Son corps tout entier est resté suspendu au bord de ses yeux.

La physiothérapie m'a permis de récupérer les mouvements de mes bras mais c'est encore loin d'être le retour à la normale. Il reste du chemin à parcourir. Beaucoup de chemin. J'ai traversé le mal. Un mal pur, concentré, un précipité bien noir de mal absolu.

6.

Il nous faut garder les yeux ouverts, rester éveillés, ne plus traverser en somnambules ce qui reste de nos vies, abandonner tous les alibis, renoncer au réconfort de la fuite. Il nous faut rester ensemble. Construire l'être ensemble qui est né sur les ruines de l'immense tragédie. Faire face à la déroute. Commençons, pas à pas, d'autres pourront prendre le relais, inventer d'autres voies. Il nous faut sortir du désastre. De la tétanie du désastre. De la sidération.

*“Réparer, ce n'est pas annuler la blessure mais la regarder pour ce qu'elle est et affronter l'entaille”.*<sup>4</sup> A l'image du kintsugi, cet art japonais du XVe siècle qui, pour réparer une porcelaine brisée, en surligne les fractures avec de la pâte d'or. Il ne s'agit donc pas de colmater, de réparer à l'identique, mais de mettre en valeur les blessures, d'exhiber les accidents, de prendre appui sur les lignes de faille pour recréer l'objet. L'objet ainsi réparé acquiert une identité nouvelle, une autre qualité de beauté. Sa fragilité est à la source de sa transformation, à l'origine de sa plénitude.

Il nous faut affronter l'entaille.

GEORGIA MAKHLOUF

---

<sup>4</sup> Patrick Boucheron. Entretien dans Télérama du 21/12/2020.